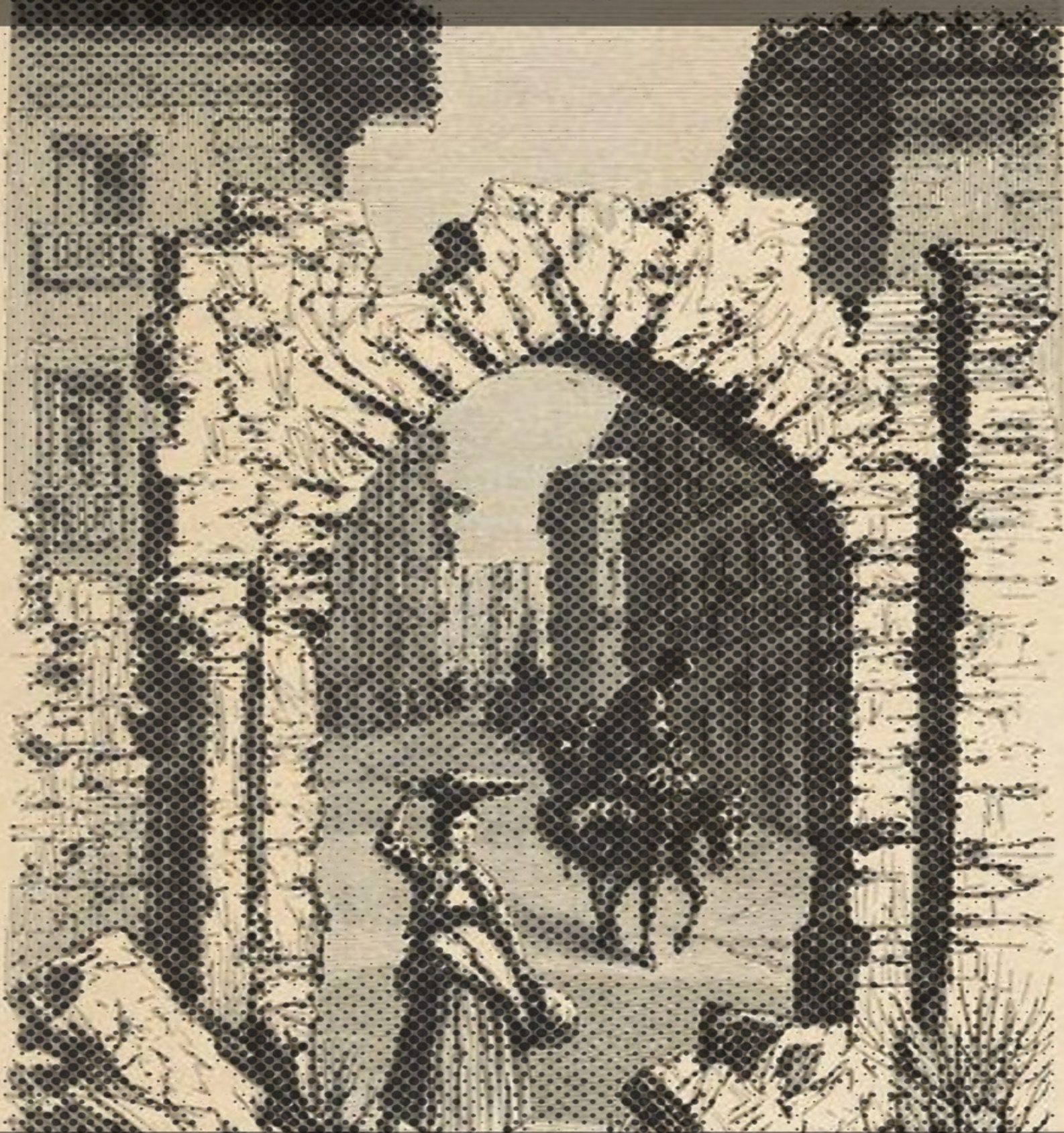


**Renée Paul Strauss**



*Au pays basque*

**Renée Paul Strauss**

# **Au pays basque**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066315597

# TABLE DES MATIÈRES

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

AU  
PAYS BASQUE

PAR

RENÉE PAUL STRAUSS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 19 GRAVURES



École Communale  
DE JEUNES FILLES  
au Rue Poulletier. 29

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79  
1903

Droits de traduction et de reproduction réservés.

# I

## Table des matières

### A PARIS

RUE Rodier, dans la partie la plus étroite, près de l'impasse Briare, une petite boutique, peinte en blanc, se détache sur les maisons voisines très sombres. En lettres d'or, ces mots apparaissent en gros caractères: «Crémerie Rodier». Et plus bas, sur la devanture, cette inscription: «Lait pur, œufs frais, fromages», etc.

Il est six heures du matin. La boutique est ouverte, les bidons de lait sont déjà alignés devant la porte et la patronne, une jeune femme d'une trentaine d'années, très propre avec son tablier et ses manches montant jusqu'au coude, en shirting d'une blancheur éclatante, est occupée à donner ses ordres à la petite employée chargée de la distribution quotidienne. La clientèle s'étend dans tout le quartier, aussi bien dans l'avenue Trudaine que rue Maubeuge et il y a nécessité de commencer de bon matin pour que les clients, presque tous obligés de se rendre à la première heure au travail, n'attendent pas leur déjeuner.

Une fois son aide partie, la crémière, Mme Lefort, ne perd pas son temps: il faut ranger la boutique, faire l'étalage tout en servant les personnes qui viennent elles-mêmes au magasin en raison de la modicité de leurs achats. Mme. Lefort est aimée dans le quartier, car elle est aussi aimable pour la pauvre femme qui achète un sou de lait que pour sa

plus riche cliente. Elle a un sourire pour tout le monde et ne déteste pas de faire un bout de causerie. Ce matin-là, pourtant, une ombre de tristesse voile ses beaux yeux noirs et Mme Anaïs, une des premières acheteuses du matin, obligée de sortir de bonne heure pour aller faire des ménages, n'est pas longue à s'apercevoir que Mme Lefort «n'est pas dans son assiette», comme se dit à elle-même la brave femme. Et tout en prenant ses deux sous de lait pour le déjeuner- de son garçon, elle interroge la patronne:

«Qu'avez-vous donc, voisine, êtes-vous malade?

— Hélas, non! répond Mme Lefort avec un soupir. Ce n'est pas moi, mais mon pauvre petit Michel, qui a eu encore de la fièvre cette nuit et nous a empêchés de dormir, mon mari et moi. Ce matin, il repose un peu et son père est auprès de lui en attendant l'heure de se rendre à la Compagnie du Gaz.»

Gustave Lefort, le mari de la crémière, était devenu ouvrier gazier à sa sortie du régiment. Il travaillait depuis quatre ans à la Compagnie du Gaz, rue Condorcet, lorsqu'il fit la connaissance, en allant réparer un compteur, rue Caulaincourt, d'une jeune fille de seize ans, Jeanne Fillon, ouvrière chez une couturière de la rue Rochechouart. Jeanne demeurait avec sa mère, veuve d'un employé d'administration; et la faible retraite de la mère ajoutée au travail de la fille suffisait à leur assurer une existence modeste. Jeanne plut tout de suite à Lefort qui avoua plus tard ne s'être pas trop pressé pour la réparation du compteur. Bref, après plusieurs visites rue Caulaincourt, Gustave demanda la main de Jeanne et il fut agréé avec enthousiasme aussi bien par la mère que par la fille. Au

commencement de leur mariage, Jeanne continua courageusement à fréquenter l'atelier et ce n'est que quatre ans plus tard qu'ils achetèrent cette crèmerie de la rue Rodier qu'ils convoitaient tous les deux depuis leur entrée en ménage. Ils purent alors prendre avec eux le petit Michel, alors âgé de trois ans, qui avait été élevé depuis sa naissance par Mme Fillon. Aussitôt après leur installation rue Rodier, Mme Lefort avait eu une petite fille qu'elle perdit dans la même année, puis successivement un fils et une fille qui allèrent bientôt rejoindre leur petite sœur au cimetière.

Michel, alors âgé de douze ans, était très délicat et les pauvres parents tremblaient constamment pour la santé du seul enfant qui leur restait sur quatre. Continuellement, des accès de fièvre empêchaient le petit Michel, à son grand regret, de fréquenter l'école. Malgré cela, il était intelligent et finissait par rattraper les enfants de son âge. Ses professeurs l'aimaient beaucoup et il leur faisait honneur.

«Avez-vous vu le docteur? demanda Mme Anaïs.

— J'en ai vu plusieurs, répondit Mme Lefort, et ils sont tous du même avis, le petit est anémique et aurait besoin de beaucoup d'air. Ce n'est certainement pas rue Rodier qu'il pourra en avoir.

— Hé bien! madame Lefort, permettez-moi de vous donner un conseil: moi, si j'étais la mère du petit Michel, je voudrais voir de grands docteurs et je le conduirais à la consultation des Enfants-Malades. Dernièrement, Mme Paulet, vous savez, la blanchisseuse de la rue Choron, y est allée avec sa petite fille qui ne profitait pas et celle-ci est complètement remise. Il paraît qu'elle lui donnait trop à

manger. C'est drôle, tout de même, que de manger trop ça l'empêchait d'engraisser. Le docteur lui a défendu la viande et elle ne boit que du lait stérilisé. On lui a fait acheter un appareil pour stériliser elle-même son lait et, tous les matins, elle met les bouteilles de lait dans l'appareil; l'appareil, dans l'eau chaude, et laisse ainsi ce lait bouillir pendant quarante minutes. On dit que c'est pour enlever les microbes. Enfin, croyez-moi, madame Lefort, conduisez donc Michel à la consultation.

— C'est une idée, madame Anaïs, et je vous en remercie. J'en parlerai à mon mari lorsqu'il descendra pour aller à son travail.»

Là-dessus, la conversation fut interrompue par l'arrivée d'autres clientes qui vinrent distraire la crémière de ses sombres pensées. Quand son mari descendit pour se rendre à la Compagnie, le magasin était tellement encombré qu'elle n'eut que le temps de lui demander des nouvelles du petit sans pouvoir lui parler de l'idée de Mme Anaïs. Ce n'est qu'à midi, à l'heure du déjeuner, qu'elle put prendre son avis. Michel était à table avec ses parents dans l'arrière-boutique. C'était un grand garçonnet très pâle, avec de beaux yeux bleus, les yeux de son père. Ses paupières étaient alourdies par une double rangée de cils noirs; ses traits étaient fins; son nez petit; sa bouche aussi, mais on voyait que c'était un enfant maladif. Le cœur de la mère se serrait en contemplant les yeux battus de son enfant entourés d'un cercle bleuâtre, et la pâleur de ses joues. Elle avait rêvé d'avoir un enfant brun, avec des joues en pommes d'api, rempli de force et de santé et au contraire, son petit Michel chéri était blême, maigriot et ne serait



jamais un homme fort, bien découplé comme son père. Des larmes venaient à ses yeux en pensant à cela et elle les refoulait à grand'peine pour ne pas attrister son enfant adoré. Lefort fut de suite enthousiasmé par la proposition de sa femme et il fut décidé qu'il demanderait, le surlendemain, à la Compagnie, un congé d'une demi-journée, pour garder la boutique, pendant que Mme Lefort se rendrait avec Michel à l'hôpital des Enfants-Malades, rue de Sèvres.

Deux jours après, un jeudi, dès huit heures, Mme Lefort et Michel sortirent de chez eux pour prendre, au carrefour de la rue de Châteaudun, l'omnibus Batignolles-Clichy-Odéon. Michel était bien un peu ému, à la pensée de se trouver encore une fois sous l'œil pénétrant d'un monsieur très grave qui ne cesserait de le questionner tout en l'auscultant. Puis quelle drogue allait-on encore lui ordonner? En avait-il déjà avalé de poudres, de quinquinas ou de sirops! Lui, qui d'ordinaire aimait tant à aller en omnibus, restait indifférent, sans même regarder les chevaux aux flancs puissants qui traînaient le lourd véhicule. Mme Lefort, elle, avait bon espoir et elle se réjouissait en pensant qu'on pourrait guérir son petit Michel. Il lui tardait d'arriver et elle s'impatientait en voyant l'omnibus s'arrêter à chaque pas à cause des nombreux embarras de voitures. Sur le boulevard des Italiens, l'omnibus dut stopper plusieurs minutes; un cheval de fiacre était tombé sur le pavé de bois et occasionnait un véritable encombrement. Les cochers s'invectivaient d'un siège à l'autre et les sergents de ville, armés de leurs bâtons blancs ne parvenaient pas à rétablir la circulation. Michel oublia

alors où il se rendait et s'intéressa à tout ce bruit et à ces disputes. L'inévitable mitron ainsi que le petit télégraphiste étaient là au premier rang et ne manquaient pas, de leur voix gouailleuse de petits Parisiens, d'exciter les cochers les uns contre les autres. Le calme se rétablit enfin et l'omnibus put s'engager au petit trot dans la rue Richelieu et atteindre la place du Théâtre-Français sans encombre. La place du Carrousel fut bientôt franchie et Michel fut ravi de traverser le pont. La Seine était belle à voir ainsi au matin, sillonnée de bateaux-mouches qui circulaient librement et glissaient avec légèreté sur cette eau tranquille. A Saint-Sulpice, ils prirent le petit tramway à un cheval qui fait le service de Saint-Sulpice à Auteuil, tramway qui les conduisit devant la porte même de l'hôpital. Quoique l'heure fût matinale, ils n'étaient pas les seuls à franchir le seuil de la petite porte entr'ouverte à côté du grand porche. Plusieurs femmes et même quelques hommes, entourés de marmots de tout âge, se dirigeaient à gauche vers la salle de consultation. Après s'être adressée au concierge, Mme Lefort, suivie de Michel, alla aussi de ce côté et entra dans une vaste salle carrée, déjà très encombrée. Ils parvinrent tous les deux à trouver deux places sur un long banc de bois et attendirent leur tour patiemment, mais non sans émotion. La salle était houleuse; plusieurs enfants, sur les bras de leurs mères, trop tôt réveillés, pleuraient en faisant un tapage infernal. De plus, l'on était aux premiers jours de septembre et la chaleur était intolérable, bien que les fenêtres fussent largement ouvertes. On respirait mal et l'on se sentait dans une mauvaise atmosphère: celle d'enfants malades. Michel et sa mère ne furent donc pas fâchés de s'entendre appeler

pour se rendre près des docteurs. Ils pénétrèrent alors dans la pièce voisine et s'approchèrent d'une grande table noire auprès de laquelle un monsieur très grave, mais à l'air bienveillant, entouré d'internes vêtus de blouses blanches, faisait une démonstration tout en examinant les jambes d'un enfant qui était atteint d'une coxalgie. Mme Lefort remercia tout bas le ciel de ne pas lui avoir donné un enfant infirme et elle s'estima bien heureuse que son petit Michel fût en possession de tous ses membres. Le docteur décida que le pauvre enfant serait envoyé à Berck par le prochain convoi et expliqua à la mère que l'Assistance Publique de Paris possédait à Berck un hôpital spécialement affecté aux enfants scrofuleux, rachitiques, atteints de coxalgies et auxquels l'air de la mer était spécialement recommandé. Six cents enfants y sont actuellement et l'on a la chance, grâce aux soins dévoués des docteurs et des infirmières des hôpitaux de Paris, de pouvoir en guérir un grand nombre. Puis l'enfant fut laissé entre les mains de l'interne pendant que le médecin invitait Michel et sa mère à s'approcher.

«Eh bien! petit, dit-il en s'adressant à Michel d'une voix un peu rude, mais bienveillante, à votre tour maintenant. Déshabillez-vous.»

Et debout devant Michel, pendant que sa mère l'aidait à enlever ses vêtements, il ne cessa de le-questionner.

«Comment vous appelez-vous?

— Michel Lefort, monsieur.

— Que diable, dit-il en lui donnant une petite claque sur la joue, quand on a un nom pareil, il faut le justifier et ne pas être pâle et maigriot. Quel âge?

— Douze ans, monsieur, ce mois-ci.»

Puis le docteur se retournant vers la mère:

«Depuis quand est-il dans cet état?

— Oh! répondit Mme Lefort, il n'a jamais été bien fort et, pourtant, il était très gros en venant au monde.

— Des frères, des sœurs?

— J'ai perdu trois enfants, dit la mère en refoulant ses larmes. C'est mon aîné, le seul qui me reste.»

Michel fut étendu, puis ausculté et le docteur déclara qu'aucun organe n'était heureusement atteint, que l'enfant souffrait d'une anémie profonde qui devait lui donner des accès de fièvre. Avec de la suralimentation et du grand air, on le remettrait bien vite.

«Hélas! dit Mme Lefort en soupirant, c'est toujours la même chose et, pourtant, je n'ai pas le moyen de le conduire à la campagne. Je tiens rue Rodier une crèmerie que je ne peux pas quitter, et mon mari, ouvrier gazier à la Compagnie, est obligé de travailler dur pour que nous puissions arriver à joindre les deux bouts.

— Et si nous envoyions votre enfant à Hendaye? proposa le docteur.

— A Hendaye?

— Oui, la ville de Paris a fondé, il y a deux ans, un sanatorium qui contient deux cents lits, à Hendaye, sur la frontière française, en face de l'Espagne, pour les enfants anémiques qui ont besoin de l'air vif et vivifiant de la mer. A Hendaye, il n'y a pas de malades proprement dits, ce sont des «fatigués» et aucune maladie contagieuse n'est à craindre. Ce n'est pas un hôpital, je le répète, c'est un sanatorium, une espèce de pension où l'on s'occupe aussi bien de la santé du corps que celle de l'esprit.

— Et il faudra me séparer de mon enfant, dit la mère d'une voix altérée.

— On ne vous le gardera pas longtemps, cinq mois, six mois, huit mois, dix mois suivant les progrès de l'enfant. Songez que cette séparation est dans son intérêt et que le moyen vous est donné de rendre la santé à votre fils, d'en faire un être fort et vigoureux, un homme, enfin, qui sera en état de défendre sa patrie si elle était un jour en danger. Et tout cela, c'est grâce à l'Assistance Publique de Paris qui, prévoyante, multiplie les moyens de sauver des pires maladies tous les petits enfants rendus anémiques par le mauvais air de la capitale. Allons, décidez-vous, continua-t-il en voyant Mme Lefort toujours hésitante, la commission se réunit lundi et pourra statuer sur son cas. Et cette commission, chargée de décider le départ des enfants, ne siège qu'une fois par mois. Voyons, mon petit homme, montre à ta maman que tu es raisonnable et décide-la à te faire faire un beau voyage qui te fortifiera physiquement et moralement.

— Puisque vous me dites qu'il le faut, dit enfin Mme. Lefort, j'accepte tout, mais en me réservant d'en parler à mon mari. Pardonnez-moi, monsieur le docteur, de ne pas me montrer enthousiaste, mais c'est si dur lorsque l'on n'a qu'un fils unique d'être obligée de s'en séparer; surtout un enfant comme mon petit Michel.

— Alors, prenez-en votre parti et revenez lundi pour connaître la décision de la commission. L'on vous donnera tous les renseignements nécessaires si le petit est compris dans le prochain convoi. Le départ a lieu mardi prochain. Tenez-le toujours prêt, en tout cas.»

Là-dessus, le docteur passa à un autre enfant, et Michel, qui s'était rhabillé, sortit de la salle avec sa mère; tous les deux un peu ahuris. Michel n'avait jamais quitté ses parents et bien que la perspective d'aller en chemin de fer, de faire un beau voyage ne lui déplût pas, au contraire, il redoutait de partir si loin sans sa mère. C'était si bon d'être gâté et dorloté par une maman chérie 1 Tous les soirs, sa mère venait le border dans son petit lit et une fois qu'elle était allée au théâtre, l'hiver dernier, avec une voisine, Michel n'avait pu s'empêcher de verser des larmes lorsque, après s'être couché, il n'avait pas eu son baiser maternel quotidien. Son sommeil avait été troublé toute la nuit par des cauchemars affreux et il frissonnait encore en y pensant. Michel était un enfant sensible, impressionnable, habitué à vivre dans les jupons de sa mère et n'ayant pas encore eu de véritable ami; des camarades d'école seulement. Michel, quand ils furent installés en omnibus, regarda sa mère et ne put s'empêcher de fondre en larmes en se jetant dans ses bras. Mme Lefort troublée par le chagrin de son fils, ne put retenir ses larmes et ils pleurèrent tous deux au grand étonnement de tous les voyageurs qui se demandaient quelle pouvait être la cause de ce profond chagrin. Mme Lefort se ressaisit la première et, tout en caressant Michel, tâcha de le distraire en lui faisant entrevoir tous les plaisirs que lui procurerait ce voyage. Ne serait-il pas content de voir enfin la mer, cette mer que l'on disait si pittoresque, dont elle avait lu la description dans de beaux livres. Et puis, il aurait des petits camarades, ferait des parties avec eux. Il verrait aussi l'Espagne, puisque Hendaye était sur la frontière. Il serait

ainsi plus avancé que ses parents qui n'avaient jamais quitté la France. Il faudrait qu'il leur écrivît ses impressions, afin que sa pauvre maman fût au courant de ce qu'il ferait, jour par jour, instant par instant. Lorsqu'ils arrivèrent rue Rodier, Michel ne songeait plus qu'au plaisir du départ et à la perspective de voir du nouveau. M. Lefort les attendait avec impatience et ne fut pas mécontent du résultat de la visite à l'hôpital. Il était bien un peu attristé en pensant qu'il allait être séparé de son enfant, mais il était ravi à la pensée que son fils se rétablirait promptement grâce au bon air de la mer et des montagnes. Il redoutait surtout la séparation pour sa femme qui n'avait jamais quitté son petit Michel et qui s'était davantage attachée à lui depuis la mort de ses trois autres enfants. Il fallait, quant à lui, qu'il se montrât fort et courageux pour encourager les siens et leur donner la résignation qui leur manquerait certainement lorsque le moment du départ serait venu.

Les derniers jours de la semaine furent employés à rendre visite aux parents et aux amis. La première sortie fut pour Mme Fillon, mère de Mme Lefort, rue Clignancourt. On avait laissé la boutique sous la garde de la petite apprentie, M. Lefort vint les rejoindre après son travail et ils restèrent à dîner avec la grand'mère qui était toujours si contente de posséder ses enfants. La joie de la pauvre femme fut bien vite assombrie, pourtant, lorsqu'on lui annonça le départ de Michel. Laisser partir son enfant si loin! est-il Dieu possible! fut la première exclamation de Mme Fillon. On n'avait qu'à lui confier son petit-fils; elle avait le temps de s'en occuper et l'on verrait qu'à force de soins elle saurait lui donner des couleurs et de grosses joues. Son gendre lui fit observer que

Michel n'aurait certainement pas un meilleur air à respirer rue Clignancourt que rue Rodier et que, s'il se décidait à l'envoyer là-bas, c'est qu'on lui certifiait que l'air de la mer était nécessaire à Michel. Il serait, de plus, admirablement bien soigné à Hendaye, continuellement sous une surveillance médicale et entouré de soins dévoués. Malheureusement, dans l'anémie, l'affection d'une grand'mère ne suffisait pas et il fallait autre chose que le petit trouverait au sanatorium d'Hendaye. La grand'mère, comme toutes les personnes âgées, tenait à ses idées et ne fut pas convaincue par les arguments de Lefort, pas plus que par ceux de sa fille qui se joignit à son mari. Le raisonnement de cette dernière n'était, du reste, pas aussi affirmatif que celui de Lefort; on sentait qu'elle voulait se persuader elle même et se distraire de son chagrin. En partant, il fut décidé que la grand'mère viendrait dîner chez ses enfants la veille du départ de Michel. On inviterait également un cousin de M. Lefort, concierge rue du Bac, avec sa femme, puis Mme Anaïs et son fils, car c'était elle, en somme, qui avait suggéré à Mme Lefort l'idée d'aller à l'hôpital des Enfants-Malades.

Le lundi à midi, Mme Lefort refit le chemin de l'hôpital pour connaître la décision de la commission. Après avoir eu tant de chagrin, elle tremblait que son fils ne fût pas compris dans le prochain départ. Elle fut bien vite rassurée, la commission avait émis un avis favorable et Michel devait être à l'hôpital le lendemain mardi à neuf heures, afin de pouvoir prendre le train de onze heures à la nouvelle gare du quai d'Orsay. Mme Lefort, après avoir appris la nouvelle, remonta bien vite en omnibus, car il lui fallait passer aux



Halles dans le but d'acheter des provisions pour les invités qui devaient venir fêter le départ de Michel. Toute la journée et toute la soirée, elle fut donc absorbée par son rôle de maîtresse de maison. Le repas fut très gai, on parla beaucoup des Pyrénées et le cousin de Lefort qui, ayant fait son service à Bayonne, connaissait le pays, narra son voyage. Michel, assis à côté de Pierre, le fils de Mme Anaïs, prenait un air de supériorité sur lui, supériorité que doit avoir un voyageur à la veille de son départ pour un pays aussi lointain. Il lui semblait qu'il était devenu un grand garçon du jour au lendemain et il était très étonné de ne pas se voir de la taille de son père et de ne pas se sentir de la barbe au menton. A dix heures, après les adieux échangés, tout le monde se retira pour laisser reposer le voyageur qui devait se lever de très bonne heure, le lendemain. Michel, après avoir reçu le baiser maternel, s'endormit, non sans verser une larme, en pensant que c'était la dernière fois d'ici quelques mois que sa mère chérie le bordait et que, pour lui, allait commencer une nouvelle vie.



## II

### Table des matières

# LE DÉPART. — JOURNÉE EN CHEMIN DE FER MICHEL TROUVE UNE AMIE

LE lendemain matin, de très bonne heure, Michel et ses parents étaient prêts à se rendre à l'hôpital. Mme Anaïs, justement libre ce matin-là, s'était proposée pour garder la boutique, la petite employée étant occupée à livrer les commandes. Pour tout bagage, Michel avait une boîte en bois blanc, fermant à clef, dans laquelle il avait mis les quelques bibelots dont il ne voulait pas se séparer: un couteau-canif en nacre qui lui avait été donné au jour de l'an, un jeu de jonchets, un jeu de cartes et quelques images. L'Assistance Publique se charge d'habiller les enfants au Sanatorium et ils ne peuvent rien emporter en fait de vêtements. Le rendez-vous était pour neuf heures, aux Enfants-Malades, et, à neuf heures moins dix, Michel, escorté de ses parents, franchissait la porte de l'hôpital. Un grand omnibus, destiné à conduire le convoi à la gare, stationnait devant cette porte. M. et Mme Lefort, après avoir attendu une demi-heure avec Michel, le quittèrent pour se rendre au chemin de fer afin de le revoir une dernière fois. Michel, lui, devait partir avec le chef du convoi, l'interne, deux infirmières et une quinzaine d'enfants. Le reste des petits voyageurs, envoyé par l'hôpital Trousseau, les retrouverait à la gare. A dix heures moins un quart, l'employé de l'Assistance Publique chargé de conduire les

enfants à Hendaye et de les en ramener, arriva. Il se nommait M. Gervais. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, à l'œil bon et paternel, qui savait se faire aimer des enfants et les apprivoiser. Un vrai papa gâteau; il avait toujours quelques bonbons au fond de ses poches pour consoler son petit monde. Après avoir fait l'appel des enfants et constaté qu'il en manquait un, probablement un bébé malade au dernier moment et dans l'impossibilité de supporter la longueur de la route, on les fit monter en omnibus. A chaque voyage, c'est-à-dire chaque mois, M. Gervais était accompagné de deux infirmières et d'un interne. Ils partaient régulièrement le premier mardi du mois, à onze heures, pour arriver à Hendaye le lendemain matin, à cinq heures. Ils repartaient, en reprenant toujours une trentaine d'enfants, le jeudi soir, à onze heures, et ils étaient à Paris le lendemain, à cinq heures de l'après-midi. Bien que le déplacement fût extrêmement fatigant, c'était une joie pour les infirmières et l'interne de faire cette excursion et les demandes affluaient. En somme, s'ils avaient une surveillance continue à exercer sur les enfants, ils étaient libres pendant les deux jours qu'ils passaient à Hendaye et pouvaient visiter toute la région. Les deux omnibus arrivèrent en même temps à la nouvelle gare du quai d'Orsay. On plaça les enfants en rang et la petite troupe fut conduite au train. L'Assistance Publique possède un wagon qui fait successivement tous les mois le service entre Paris et Berck et entre Paris et Hendaye. Dans l'intervalle, on le remise à Boulogne-sur-Mer. Cet énorme wagon se compose de deux compartiments communiquant entre eux par une porte placée au milieu, l'un de sept

places, pour M. Gervais et l'interne, l'autre aménagé pour les trente enfants et les deux infirmières. Le soir, le wagon se transforme en sleeping et les enfants peuvent s'étendre; ils ont chacun un oreiller et une couverture. Les filles sont d'un côté, les garçons de l'autre, les plus grands au-dessus, les plus petits en bas. A l'extrémité de ce compartiment, se trouvent les water-closets et un office où un réchaud à gaz est installé et permet de chauffer quelque chose au besoin. Chaque hôpital envoie la nourriture des enfants pour la journée. Le menu comprend des œufs durs, de la viande froide, du fromage et des fruits suivant la saison.

L'installation des enfants prit une bonne demi-heure. On assigna à chacun sa place. Les banquettes pour deux enfants sont séparées par un grand couloir qui permet d'aller et venir. Au-dessus de chaque banquette se trouve un filet pour déposer les légers bagages. Michel était placé au centre du wagon, près de la vitre.

A côté de lui, trois enfants très jeunes et, derrière lui, une rangée de filles. M. et Mme Lefort, sur le quai de la gare, sollicitèrent de M. Gervais l'autorisation de rester avec leur fils jusqu'au moment du départ du train. M. Gervais, en voyant le chagrin de la mère, leur accorda par une faveur spéciale de monter avec leur fils jusqu'au coup de sifflet. Michel se blottit alors dans les bras de sa mère et retint à grand'peine ses larmes prêtes à couler. Son grand chagrin redoubla en voyant se mouiller les yeux maternels. Son père, lui, s'était promis d'être courageux, mais il avait la gorge sèche et ne pouvait prononcer une parole. Le temps passait vite; il fallut se séparer; M. Lefort arracha difficilement la mère des bras de son fils; ils descendirent et

quittèrent le quai sans se retourner, ne voulant pas voir le train qui filait à toute vitesse, laissant derrière lui un panache de fumée. Michel ne pensait qu'à son chagrin, les mains devant ses yeux, il laissait couler ses larmes avec abondance, mais silencieusement. Il se sentait si seul et si malheureux! Une demi-heure se passa sans qu'il donnât aucune attention au paysage, sans qu'il s'occupât de ses compagnons de route. Après un instant, son mouchoir étant trempé, il se leva pour en prendre un autre dans sa boîte et il remarqua, à genoux sur la banquette placée derrière lui, une fillette tournée de son côté et qui fixait sur lui le feu de deux prunelles noires. Dans cette petite figure pâlotte entourée de cheveux coupés courts ainsi que l'ordonne l'Administration, on ne voyait, pour ainsi dire, que des yeux brillant d'un sombre éclat et largement fendus sous des sourcils qui avaient l'air d'être faits au charbon tant ils étaient noirs.

Les mains devant ses yeux, Michel laissait couler ses larmes.



«Pourquoi pleurez-vous?» demanda la petite fille, et les yeux noirs compatissaient déjà au chagrin de Michel.

Ce dernier ne put prononcer un mot tant ses sanglots redoublèrent.

«Vous avez donc un gros chagrin, continua la petite voix douce. Oh! dites-le-moi, cela soulage.» Et sans se fâcher du silence de Michel: «Moi, je confie toujours mes chagrins à Fatma. C'est vrai, vous ne connaissez pas Fatma? Fatma, c'est mon chien, là seule chose que je possède. Figurez-vous un petit chien tout noir avec deux petites taches jaunes sur les yeux et, avec cela, des pattes fines aux extrémités également jaunes. C'est Fatma que j'aime le mieux au monde et j'aurais été si contente de l'amener avec moi. Avez-vous laissé aussi un chien chez vous? C'est peut-être pour cela que vous pleurez.

— Je n'ai pas de chien, articula enfin Michel sanglotant toujours.

— Un chat alors?

— Non, pas de chat.

— Un perroquet? une perruche?»

Michel se contenta de secouer la tête.

«Alors, qu'avez-vous?

— Maman, maman.» Et les larmes de Michel coulèrent plus abondamment.

«C'est à cause de votre maman que vous pleurez, dit la fillette étonnée; c'est donc bien bon une maman?

— Vous n'en avez donc pas? dit Michel surpris à son tour.

— Non, fit-elle, un peu honteuse, ni maman, ni papa.

— Et avec qui demeurez-vous?

— Avec une cousine qui m'a prise chez elle à la mort de mes parents. J'avais un an à cette époque-là et je ne me rappelle plus de rien.

— Et cela ne vous fait rien d'avoir quitté votre cousine?

— Ma cousine? mais elle me bat comme plâtre et je ne suis jamais si contente que lorsque je la quitte. C'est la deuxième fois que je vais à Hendaye. J'y étais il y a deux ans et, si ce n'était pas Fatma, je serais ravie d'y retourner. Si vous saviez comme on s'amuse là-bas et à quelles bonnes parties l'on se livre! Puis, lorsque je suis revenue, j'étais complètement guérie, mais il paraît que ma tante (c'est ma cousine, elle exige que je l'appelle ainsi) ne me nourrit pas assez bien, c'est le docteur qui l'a dit et je suis vite retombée malade. Ma tante a fait alors les démarches nécessaires pour que je retourne au Sanatorium, c'était surtout pour se débarrasser de moi, mais il paraît que c'est très difficile d'y être envoyé une seconde fois et ma tante n'a pu l'obtenir qu'après trois mois et parce qu'elle connaissait notre conseiller municipal qui m'a recommandée chaudement à la commission. Je serais tout à fait contente si j'étais sûre que Fatma fût bien nourrie. Mais hélas! lorsque j'étais à Paris, j'étais obligée de lui donner sur ma nourriture. Alors, si elle mourait de faim!» Et les beaux yeux s'assombrirent. Michel, intéressé parce charmant babillage, commençait à oublier son chagrin et ses larmes cessaient de couler.

«Comment vous appelez-vous, dit-il?

— Mariette Tully.

— Quel âge avez-vous?

— Dix ans. Et vous, quel est votre nom?

— Michel Lefort et j'ai douze ans, dit-il avec un air de supériorité.